N° 26

La quête de l'Espérance

Envoyé en mission dans cette contrée inconnue, quelle ne fût pas sa surprise de découvrir, là, au milieu de cette clairière où étaient plantés une dizaine de totems en bois sculptés de figures animales effrayantes, un drapeau flottant en haut d'un mât.

Un drapeau, quelque peu délavé et abîmé par les aléas climatiques, que le lieutenant de marine reconnût instantanément. Un fond blanc parsemé de fleurs de lys dorées, doté en son centre d'une paire d'angelots tenant un blason surmonté d'une couronne : mais que faisait donc ici, sur cette île mélanésienne, un drapeau de la Marine royale française ?

Depuis qu'il avait quitté L'Espérance, la frégate sur laquelle il parcourait depuis de longs mois les mers du monde, et pris place dans un canot avec une dizaine de marins pour une reconnaissance de l'île, Jean Joseph Denis, comte de Trobriand n'avait rien remarqué qui puisse indiquer une présence européenne. La bande côtière était vierge de débris de naufrage et de cabanes de rescapés. Poussés par la nécessité de trouver de l'eau potable et des vivres frais après quarante-cinq jours de navigation, les Français avaient décidé de mouiller leurs deux bateaux dans cette baie tranquille des Iles Salomon.

En ce jour du 12 juillet 1793, D'Hesmivy D'Auribeau commandant de L'Espérance et le contre-amiral Bruny D'Entrecasteaux, chef de leur mission d'exploration sur sa frégate La Recherche, avaient suivi le débarquement de leur canot à l'aide de longues-vues.

Après avoir quitté la mangrove et les cocotiers, Trobriand et ses hommes s'étaient enfoncés dans la forêt humide de plus en plus dense en remontant le cours d'un ruisseau pour arriver à sa source. Ce n'était pas la première fois qu'ils débarquaient ainsi sur une terre non explorée, ne sachant si elle était habitée… Quelques jours plus tôt, alors qu'ils s'approchaient d'une des îles de l'archipel de Santa Cruz, les indigènes leur avaient lancé une bordée de flèches depuis un promontoire et malheureusement un membre de leur équipage avait été tué. Cette hostilité, ajoutée aux difficultés de navigation le long de ces îles entourées de récifs coraliens, les avait poussés à poursuivre leur route jusqu'ici.

Vigilance, Prudence et Tolérance étaient les mots d'ordre qu'ils avaient reçus et qu'ils entendaient respecter. D'ailleurs les consignes royales données par Louis XVI au Comte de La Pérouse en 1785 et qui avaient été réitérées lors de leur propre départ de Brest le 28 septembre 1791 étaient claires : s'agissant de missions scientifiques et commerciales, il fallait éviter tant

que possible de faire usage de la supériorité de leurs armes sur les peuples sauvages, excepté en cas d'extrême nécessité…

- Monsieur, vous avez vu en haut du mât ? N'est-ce pas le drapeau de l'Astrolabe par hasard ? Ou celui de la Boussole ? demanda Louarn, l'un des marins qui le suivait.
- Si tel était le cas, matelot, nous aurions réussi notre mission ! lui répondit Trobriand, sourire aux lèvres et lueur d'espoir dans les yeux.
- Pourtant nous n'avons vu aucune trace d'un naufrage, ajouta Le Guillou. Pas de bois flottés, ni de restes de cordage ou de voile… et surtout pas de survivants !
- Effectivement, cela est particulièrement mystérieux, rétorqua le lieutenant. Comme vous le savez notre mission officielle est de retrouver, au nom du Roi et de l'Assemblée constituante, ce qu'il est advenu de l'expédition maritime de Monsieur de La Pérouse. Expédition dont nous n'avons eu, hélas, aucune nouvelle depuis son départ de Nouvelle-Hollande en mars 1788. Allons compagnons, continuons d'avancer s'il vous plaît, nous finirons bien par trouver des indices, des vivres et de l'eau potable !
- M'est avis Monsieur que les sauvages de cette île, ils ont placé leurs statues diaboliques ici pour nous signifier que nous ne devons pas traîner dans le coin ! Faisons-vite et retournons au bateau ! Tout en parlant, Louarn fit plusieurs fois le signe de croix en murmurant « Jezuz, Itron Varia benniget » *

Les autres, majoritairement des marins bretons recrutés pour ce long voyage car réputés pour leur courage et leur endurance, se signèrent après lui, en jetant des regards inquiets vers la forêt toute proche. Qui sait si ces cris et ces sifflements entendus aux alentours qu'ils attribuaient il y a quelques instants à des animaux ou des oiseaux, n'étaient pas en réalité des indigènes qui communiquaient entre eux en épiant leurs moindres gestes ? Les trois hommes qui, en sus du lieutenant, portaient des fusils modèle 1777, les meilleurs de l'époque selon les armuriers, vérifièrent qu'ils étaient bien chargés et les gardèrent entre leurs mains.

Prenant soin de longer les statues à une certaine distance afin de ne pas prendre le risque de violer un espace sacré, la troupe de marins progressa en silence le long du ruisseau. Ils dépassèrent de nombreux arbres majestueux dont des banians, ces arbres centenaires aux multiples troncs ressemblant à des racines aériennes.

La source apparût enfin formant une petite fontaine au milieu d'un chaos de pierres grises basaltiques. Ils burent goulûment de cette eau fraîche puis remplirent leurs gourdes et des tonnelets qu'ils fixèrent avec des cordelettes sur leur dos. Ils rebroussèrent chemin en imaginant

la joie de leurs camarades restés sur le bateau lorsqu'ils seraient de retour avec ce « précieux chargement ». Comme s'il lisait dans leurs pensées, Trobriand les prévint :

- Avant de remonter sur L'Espérance, nous ferons d'abord un détour par La Recherche afin de renseigner Monsieur D'Entrecasteaux sur la réussite de notre mission de reconnaissance. Il pourra, à son tour, envoyer ses hommes ici. Je lui parlerai également de la présence surprenante de ce drapeau royal que nous avons tous remarqué !
- Attendons d'abord d'y être sur not' bateau, avant de crier victoire ! marmonna Louarn, qui le suivait. Moi, je vous dis qu'il y a des sauvages tout autour de nous, je le sens !

Malgré les craintes des uns et des autres, ils étaient de retour sur L'Espérance, chargés de leurs victuailles, avant que le soleil ne dépasse son zénith. Trobriand relata une deuxième fois sa mission du jour à son supérieur D'Auribeau. Il lui confirma que la santé du contre-amiral était déclinante à cause de la peste des marins, cette maladie qui affectait désormais une grande partie de leurs équipages. Très fatigué, perdant ses cheveux et ses dents, il ne pouvait se déplacer facilement et descendre à terre mais il avait donné ses consignes au lieutenant concernant la mission du lendemain. Ils avaient donc convenu qu'à l'aube, deux chaloupes partiraient de chaque navire afin de collecter de l'eau potable, des fruits, des tubercules et si possible un peu de gibier pour améliorer leur ration ordinaire et constituer des réserves. Une cinquième chaloupe, dans laquelle prendraient place deux officiers, De Rossel et lui-même, quelques scientifiques dont Beautemps-Beaupré, le géographe-hydrographe, les botanistes-naturalistes Gaspard Riche et De la Billardière ainsi qu'une douzaine de marins armés, serait spécialement affectée à la recherche de naufragés survivants. Monsieur le Comte de la Pérouse était-il parmi ceux-ci ? Toucheraient-ils enfin au but de leur quête ?

Le lieutenant songea que s'ils les retrouvaient, ils auraient tant de nouvelles à leur raconter ! Tous ces bouleversements subis par le royaume de France depuis leur départ en 1785 : la réunion des Etats Généraux, la prise du pouvoir par le peuple de Paris lors de l'attaque de la forteresse de la Bastille le 14 juillet 1789, la création d'une Assemblée constituante, la chute de la monarchie absolue et tant d'autres évènements encore …

***

13 juillet 1793

- Monsieur, devons-nous poursuivre notre marche dans la forêt ou escalader ces rochers ?

- Prenons de la hauteur du côté des rochers et nous arriverons, je l'espère, dans un lieu où nous aurons une bonne vue de cette partie de l'île. De surcroît, un peu plus haut, je remarque un chemin et par endroits la roche a été taillée à la façon d'un escalier…

Ayant dépassé la source découverte la veille, le groupe d'hommes dirigé par Trobriand grimpa dans la moiteur du climat tropical le long de ce sentier rocheux. Après environ une heure de marche et d'efforts, ils arrivèrent sur un plateau caillouteux parsemé de petits bassins remplis d'eau de pluie autour desquels poussaient de jolies fleurs colorées. La brise marine qui circulait à cette hauteur rafraîchissait leurs corps trempés de sueur. Comme l'avait présagé Trobriand, la vue était à couper le souffle : elle descendait le long de la ramée dense de la forêt, s'attardait sur les deux extrémités de la plage au sable doré sous le soleil, se prolongeait sur le ballet des chaloupes de ravitaillement entre l'île nourricière et leurs navires.

- Ne trouvez-vous pas Trobriand qu'à cette hauteur nos vaisseaux ressemblent aux maquettes que nos professeurs nous faisaient étudier à l'Ecole de la marine royale ?
- Certes, elles ont fière allure se détachant ainsi dans la baie sur une mer d'azur ! Regardez De Rossel, nous apercevons également des taches de couleur plus claire délimitant la forme du récif coralien entourant cette île !
- Je la vois, il nous faudra faire attention à ne pas s'y fracasser lorsque nous repartirons…
- Je vais tout de suite la dessiner et la répertorier, annonça le cartographe de l'expédition.
- Et moi, je vais peindre ces fleurs blanches en grappe, probablement endémiques de cette île car c'est la première fois que je vois cette variété ! fit remarquer Riche, le botaniste.
- Messieurs, pardonnez-moi d'interrompre votre conservation ! dit Le Guillou. Regardez donc en contrebas, à droite : il y a plusieurs panaches de fumée au milieu des bosquets ! Des gens qui préparent leur repas, sans doute…
- Les naufragés, nous les avons retrouvés !! s'écrièrent-ils en chœur.

Emplis d'espoir, le groupe d'hommes se dirigea résolument et joyeusement en direction des feux qu'ils venaient de repérer.

Déception ! Un village de huttes en branchages et tiges végétales séchées apparût soudain devant leurs yeux. Une vingtaine de personnes s'y affairait, mais aucune n'était d'origine européenne. Il n'y avait que des indigènes ! Mouvement instantané de déploiement et de défense chez les marins, mais à bien y regarder, ils ne comptèrent que six vieilles femmes et des enfants en bas âge. Curieux, comme tous les enfants du monde, après quelques minutes d'observation, ceux-ci s'approchèrent des intrus qui s'étaient arrêtés à la lisière de leur village.

Eux, qui ne portaient qu'un pagne autour de la taille, se mirent à toucher les vêtements des nouveaux venus, d'abord timidement puis en riant aux éclats ! Ils examinèrent ensuite leurs armes et leur matériel, notamment les boîtes à dessin et aquarelles des scientifiques. Quand De la Billardière sortit son carnet et se mit à crayonner les huttes de leur village et les vieilles femmes qui écrasaient des tubercules de taro sur une meule près d'un foyer en pierres, les enfants poussèrent des exclamations et échangèrent dans leur dialecte avec excitation.

Si l'accueil bienveillant des enfants avait quelque peu apaisé la déception première de leur arrivée dans ce village d'autochtones, la mine renfrognée des aïeules qui jetaient des coups d'œil furtifs dans leur direction, ne leur disait rien de bon… Prudence et vigilance, se disaient les marins en jetant, eux aussi, des coups d'œil furtifs aux alentours.

Beautemps-Beaupré, le cartographe ayant sorti de son étui une petite boussole afin de procéder à un repérage de la zone habitée par rapport au point culminant de l'île, fût bientôt entouré de tous les petits indigènes qui lui parlaient avec force de gestes et de mimiques en pointant régulièrement du doigt son instrument. Le scientifique qui n'y comprenait rien, pensa qu'ils voulaient s'emparer de sa boussole. Il s'empressa donc de la remettre dans son étui. La déception des enfants se lisait sur leurs visages, un silence gêné s'installa de part et d'autre jusqu'au moment où le plus âgé des enfants fît volte-face et se précipita dans une hutte située à l'écart des autres. Il en ressortit en tenant précautionneusement un objet entre ses mains, revint auprès du cartographe et lui tendit une boîte en bois ouvragée.

Les marins en restèrent bouche bée de surprise !

- Un étui d'instrument de marine ? s'avisa Trobriand. Il y a une rose des vents gravée sur le couvercle !
- Et une inscription : London Royal Society - 1785. Auriez-vous l'obligeance de l'ouvrir Monsieur Beautemps-Beaupré, s'il vous plaît ? demanda De Rossel.
- Une boussole ! Une boussole à inclinaison ! De fabrication britannique, semble-t-il.
- Regardez cette seconde inscription sur la plaque en argent à l'intérieur du couvercle !
- From Sir Joseph Banks To J-F de Galaup, Comte de La Pérouse.
- Sir Banks ? La Pérouse ? Que signifie ceci ?
- Je peux vous l'expliquer, dit Trobriand, car je me souviens de cette histoire entendue à l'école de la Marine royale : Monsieur de La Pérouse est allé à Londres, peu avant son départ de Brest le 1er août 1785. Ce voyage était destiné à rendre hommage au Capitaine James Cook, grand explorateur du Pacifique, assassiné puis dévoré par des sauvages à

Hawaï lors de sa troisième expédition… Ainsi, malgré la rivalité maritime entre nos deux pays, le président de la Marine Royale anglaise lui avait offert des présents en signe de respect.

- Hourra, nous l'avons retrouvé ! Si sa boussole est ici, Lapérouse n'est certainement pas loin ! Et espérons-le, beaucoup d'autres rescapés également !
- N'oublions pas la présence du drapeau de la marine royale au milieu des statues ! Chers compagnons, j'ai la conviction que nous ne tarderons pas à les libérer de cette île !

***

14 juillet 1793

La veille, malheureusement, Trobriand et ses hommes avaient dû se résoudre à regagner, bredouilles, leurs bateaux avant la nuit. Le lieutenant avait eu le sommeil troublé car le doute s'était insinué dans son esprit. Ils avaient certes trouvé deux preuves matérielles de l'expédition de Lapérouse mais ne s'étaient-ils pas un peu trop vite enthousiasmés en pensant revoir des survivants ?

- Monsieur, pourquoi nous ne retournons pas au village dans la forêt pour voir si Lapérouse et ses compagnons n'y sont pas revenus ? demanda Louarn qui accompagnait une nouvelle fois son lieutenant.
- Parce que j'ai réfléchi et je pense qu'il s'agit d'un village secondaire, il y a peu de huttes en vérité et il est assez loin du bord de mer. Les habitants de cette contrée vivent dans des îles, se nourrissent essentiellement de poissons. Ce sont donc des marins. Or, jusqu'à présent, nous n'avons vu aucune pirogue ou autre embarcation…
- Ah, je comprends Monsieur, nous recherchons un village côtier !
- Exactement ! Aujourd'hui, nous allons donc contourner l'île par le côté Est. En avant !

Ils marchèrent sans ennuis environ une lieue et demie en suivant la grève avant d'arriver dans un petite anse orientée sud-est où ils remarquèrent des traces de foyers dans le sable. A quelques pas, surplombant la plage, ils virent des terrasses soutenues par des bordures construites en pierres volcaniques. Elles étaient recouvertes d'un paillis végétal de couleur ocre jaune.

- L'emplacement idéal pour des cultures, bien orienté et à l'abri des vents dominants ! s'écria Félix Lahaye, le jardinier de l'expédition. Ils sont malins ces indigènes, ils ont choisi le bon endroit pour défricher !

Premier garçon-jardinier à l'Ecole royale de Botanique à Versailles, il avait été recruté pour cette aventure maritime avec la mission de créer le plus de potagers possibles sur les côtes où

pouvaient relâcher les navires français durant leur circumnavigation. Tous les rapports d'expédition mentionnaient le fléau sanitaire qui décimait nombre d'équipages. Félix était parti de Brest avec plusieurs malles remplies de diverses graines de légumes et de fruits qu'il plantait au fur et à mesure de ses escales en espérant que quelques semaines ou quelques mois plus tard, des marins de passage pourraient les récolter. Une deuxième mission lui avait été octroyée : celle de remplir les malles qu'il vidait peu à peu par des graines de plantes exotiques qui finiraient par embellir les serres royales de Versailles.

Félix, fougueux jeune homme, grimpa donc sur la première terrasse et entreprit d'enlever le paillis pour gratter la terre afin d'y enfouir quelques graines. Ses compagnons firent une pause sur la grève afin de se restaurer des fruits de l'arbre à pain, les ulus cuisinés la veille sur le navire, de bananes et d'eau de coco. L'heure était à la détente et aux propos enjoués…

Et soudain, Ils étaient là, devant eux ! Une douzaine de Sauvages armés de lances, à la peau foncée enduite de marques blanches, vêtus de pagnes tressés autour de la taille et de couronnes en fibres jaunes autour de la tête, telles des rayons de soleil. La sidération et la terreur s'emparèrent du groupe des Français qui n'avaient pas eu le temps de se ressaisir et d'attraper leurs armes posées au sol à côté d'eux !

En criant et vociférant, les indigènes les mirent en file indienne et les poussèrent vers la pointe sud de la grève. Le pauvre jardinier fût le plus maltraité : attrapé par les bras et les jambes, il fût jeté et traîné sur le sable avant de pouvoir se relever et rejoindre ses compagnons d'infortune.

La pointe rocheuse dépassée, une nouvelle anse côtière plus large que la précédente leur apparût : elle était habitée ! De nombreuses pirogues reposaient sur le sable devant des huttes ressemblant à celles qu'ils avaient vues la veille. Toute la communauté tribale se rapprochait d'eux, ameutée par les hurlements de ceux qui les avaient capturés.

Attachés deux par deux à des troncs de cocotiers avec de grosses lianes, ils voyaient les indigènes parader devant eux, brandissant leurs propres fusils. Aux cris succédèrent des mélopées rythmées et gutturales. Puis le silence. Plus inquiétant encore que tous les hurlements entendus précédemment ! Effrayés, ils croyaient leur dernière heure arrivée…

Plus loin, quelques femmes grillaient des poissons sur des petits foyers en pierre disposés en haut de la grève, d'autres façonnaient des boules jaunâtres qu'elles disposaient avec des légumes sur des feuilles de bananiers. De toute évidence, les indigènes préparaient un bon festin. En feraient-ils partie ? Finiraient-ils leur existence dans le ventre de ces cannibales ? Comme probablement Lapérouse et tant de français ou d'européens avant eux !

A cet instant, rien ne pouvait les détourner de l'immense désespoir qui s'était abattu sur eux. C'est alors que, perdu pour perdu, souhaitant remettre son âme à Dieu, Louarn entonna le seul cantique dont il se souvenait lorsque sa mère l'emmenait, jeunot, aux messes de sa paroisse :

- Jezuz, pegen, bras've
  Plijadur an ene
  Pas vez e gras Doué
  Hag en e garantez …

Les larmes aux yeux, Le Guillou, Trobriand et les autres bretons du groupe reprirent en chœur le « cantique du Paradis » en accompagnant Louarn à pleine voix. C'est alors qu'en provenance d'une des huttes du village, une première voix puis une deuxième chantèrent à l'unisson avec eux. A la fin du cantique, la stupéfaction se lisait sur leurs visages. Quoi ? Il y aurait ici d'autres prisonniers bretons et vivants ?

Ils n'eurent pas à se poser des questions bien longtemps car un petit groupe d'autochtones s'approcha d'eux, encadrant deux grands gaillards d'une vingtaine d'années, à la peau blanche et aux visages souriants auréolés d'une tignasse de cheveux blonds. Dans un parler mi-breton, mi-français, traduit à l'adresse des officiers par Trobriand qui était bilingue, ils s'adressèrent aux prisonniers avec empressement et curiosité.

- Ah, nous voilà enfin devant vous ! Nous vous avons aperçus d'en haut quand vous avez débarqué pour la première fois !
- Nous voulions venir à votre rencontre mais les îliens nous ont éloignés de vous.
- Vous êtes des marins bretons, vous aussi ? Comment s'appellent vos bateaux ?
- Depuis combien de temps naviguez-vous ? Vous êtes partis de Brest ?
- En quelle année sommes-nous ?
- Vous êtes les seuls survivants de votre équipage ?
- A propos, moi je suis Joseph Riou et voici, mon jeune frère Yves…

Les questions se succédaient et la joie des deux garçons apportait un certain soulagement aux marins éprouvés, même si l'attitude menaçante de leurs gardiens ne faiblissait pas.

A la demande des marins, les jeunes gars racontèrent leur histoire. Nés au Conquet, orphelins de père, marin disparu au large d'Ouessant et de mère morte en couches quelques semaines plus tard. Ils étaient les aînés d'une fratrie de six enfants, avaient 14 et 15 ans et l'espoir de gagner leur vie en trouvant un embarquement. Ils marchèrent donc jusqu'au port de Brest, y retrouvèrent leur oncle Hoël, un gabier qui les aida à se faire enrôler comme mousses à bord d'un grand navire expéditionnaire nommé La Boussole…

- La Boussole ? s'écrièrent ensemble les prisonniers.
- Savez-vous que la raison de notre expédition est justement de retrouver La Boussole et L'Astrolabe à la demande personnelle de notre roi Louis XVI ? précisa Trobriand.
- Où sont les équipages ? Monsieur Lapérouse est-il sur cette île ? demanda De Rossel.
- Hélas non, répondit Joseph Riou, je crains qu'à part nous, il n'y ait pas de survivants de La Boussole, malheureusement… Nous avons quitté le navire alors qu'il était en train de sombrer !
- Mais le drapeau de la Marine royale et la boussole à inclinaison que nous avons vus sur cette île appartenaient bien à Lapérouse, n'est-ce pas ?
- Oui, vous avez raison, remarqua Yves, mais c'est moi qui les ai apportés ici. J'étais mousse, affecté à l'entretien des cabines des officiers, en particulier celle de Monsieur Lapérouse. Un jour, alors que je frottais les boiseries de son bureau, il a dit à son second que s'il lui arrivait malheur, il souhaitait que sa boussole anglaise soit ramenée en France et donnée à sa famille.

  Alors quand le bateau a commencé à couler à cause de la tempête et des récifs, j'ai pris la boussole, je l'ai rangée dans sa boîte et je l'ai entourée du drapeau posé juste à côté. Monsieur Lapérouse était sur le gaillard d'avant, bien trop occupé à diriger les opérations de sauvetage pour y penser…
- Savez-vous ce qu'il est devenu et s'il a survécu ? interrogea De Rossel
- Hélas, je ne peux pas vous répondre car ensuite j'ai couru vers la cambuse pour y chercher Joseph qui était aide-cuisinier. Le feu y avait pris à cause des braises projetées par les coups de roulis. Autour de nous les craquements de la coque, des mâts et les cris des marins affolés étaient de plus en plus terrifiants. Le cuisinier a enfourné quelques victuailles dans un sac en toile et mon frère a pris un tonnelet d'eau sous le bras.
- Nous n'avions qu'une idée : fuir, sauver notre peau ! Nous avons sauté dans un petit canot que deux autres marins venaient de mettre à l'eau et nous avons ramé, ramé pour nous éloigner le plus possible de La Boussole qui commençait à couler…
- A un moment, je me suis retourné et j'ai vu dans les premières chaloupes qui touchaient l'île proche du naufrage, les hommes se faire massacrer par les sauvages. C'était horrible, vraiment horrible !

Un silence de plomb succéda à ce triste récit. Les Français avaient la gorge nouée.

- Ensuite nous avons erré sur l'eau, quatre ou cinq jours, ballottés par les vagues, la peau brûlée par le soleil et le sel. Et à la fin, plus de vivres, plus d'eau, plus de forces…

- Quand nous avons repris connaissance, nous étions sur cette île. Les indigènes nous ont fait comprendre que nos compagnons étaient morts. Nous n'avons jamais su s'ils avaient succombé à la soif ou été assassinés. Nous avons planté le drapeau en leur souvenir.
- Ce que l'on sait c'est que nos sauveteurs ont pris soin de nous avec beaucoup de respect. Au début, ils touchaient sans cesse notre tête, puis nous avons enfin compris : nous avons les cheveux blonds. Naturellement blonds, de la même couleur de leurs coiffures tressées de cérémonie : pour eux, nous sommes une espèce de demi-dieux !

  Etonnés, les prisonniers regardèrent leurs geôliers, tendus et armés, tandis que les deux frères parlementaient longuement avec eux dans leur dialecte.

- Ils sont en colère contre vous, leur expliqua Joseph. Tantôt, vous avez violé un espace sacré de leur tribu : les foyers sur le sable sont ceux qu'ils utilisent pour brûler les bois et les plantes sacrées de la forêt pendant leurs rituels d'offrandes à l'océan. Cette eau bienfaisante qui les nourrit. Les terrasses servent à se rassembler, à chanter et à danser. Elles ne sont pas destinées à être cultivées.
- Vous devriez mourir pour cet affront ! Mais pas d'inquiétude, nous avons plaidé votre cause, nous leur avons dit que vous parliez la même langue que nous et que vous étiez de notre famille… ajouta Yves en souriant.
- Et ici, dans ce pays, tuer la famille d'un « demi-dieu » signifie porter malheur !
- Ils ne vous feront plus de mal si vous repartez demain dès l'aube en passant par la forêt et le village d'en haut. Puis vous irez sur vos navires et mettrez les voiles sans tarder.
- Ah, j'oubliais, il y a une compensation à la vie sauve : ils garderont vos fusils !

Grâce à l'intervention des frères Riou, les marins bretons et français furent détachés le temps de prendre part au repas de la tribu. Pendant qu'ils mangeaient, Trobriand demanda à Yves et Joseph s'ils voulaient se joindre à eux le lendemain et repartir en France.

- Merci pour votre proposition, Monsieur, vous pourrez y rapporter la boussole de Lapérouse, mais nous, nous resterons ici, c'est notre pays maintenant. Les gens de l'île ne verraient certainement pas notre départ d'un bon œil !

  Et voyez-vous ces deux nourrissons dans les bras de leurs mères, là-bas ? Ce sont nos fils… l'espérance d'une nouvelle vie !